Document généré le 23 avr. 2024 08:32

Nuit blanche

NUIT BLANCHE
magazine littéraire

La mort de Phèdre

Michel Tremblay

Numéro 50, décembre 1992, janvier–février 1993

URI : https://id.erudit.org/iderudit/21590ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (imprimé)
1923-3191 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Tremblay, M. (1992). La mort de Phèdre. *Nuit blanche*, (50), 22–22.

Tous droits réservés © Nuit blanche, le magazine du livre, 1992

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

La mort de Phèdre

Nouvelle inédite
de Michel Tremblay

Phèdre Falardeau-Fafard m'engueule depuis le matin. Déjà au saut du lit, je l'entendais qui feulait derrière la porte de ma chambre comme chaque fois qu'il fait mauvais. Elle ne m'a pas fait sa danse de séduction habituelle, elle s'est contentée de courir à son plat, de dévorer sans presque y goûter tant sa rage était grande la petite boîte de Sheeba que je garde pour ces journées pluvieuses qu'elle déteste tant. La nourriture avalée, ses besoins bien faits vite faits, elle s'est remise à me crier des bêtises parce qu'elle croit depuis dix-huit ans que je suis le dispensateur de la lumière et du soleil.

Elle ne me remercie pas quand il fait beau; elle se contente de s'étirer dans les taches de soleil, de les suivre dans leur course autour de l'appartement, impatiente quand elles traversent trop rapidement la petite fenêtre près de la porte d'entrée, étalée de tout son long ou ventre en l'air et poil retroussé quand arrive le temps de s'écraser devant les cinq fenêtres du salon qui donnent sur le Carré Saint-Louis et où le soleil finit sa grande course de la journée dans un feu d'artifice de couleurs folles.

Mais là, ce matin, son dernier mais elle ne le sait pas encore, de gros nuages gris foncé, d'automne presque, jettent dans l'appartement une lumière déprimante qui me démoralise autant qu'elle. Je la prends dans mes bras, la grande tragédienne qui, depuis plus de dix-huit ans, console mes peines et attise mes joies, seule compagne vraiment fidèle d'abord dans la maison de la rue Davaar où elle me fut léguée en cadeau par l'ancien propriétaire, le fils de maman Fonfon, puis ici, Carré Saint-Louis, où diverses amours se sont succédées, parfois splendides, parfois ridicules, sous son œil attentif à elle, ma gardienne dont j'étais le gardien, je la prends dans mes bras, donc, la flatte presque furieusement sous la gueule, là où elle est si sensible mais elle détourne la tête pour regarder vers le plancher. D'habitude elle étire le cou, en redemande, me regarde presque suppliante si mon mouvement ralentit, me dit avec ses yeux jaunes: «Encore! Encore! J'en aurai jamais assez! Continue!» Mais là elle ne veut rien savoir de mes caresses; elle est vieille, décatie, pleine de rhumatismes douloureux et n'est pas du tout intéressée aux marques d'affection intempestives d'un grand insignifiant qui n'a pas l'air de comprendre que c'est du soleil, qu'elle veut... du soleil, des taches carrées ou rectangulaires de chaleur divine qui vous fouraille la fourrure, vous pénètre jusqu'aux jointures les plus déformées, les plus endolories et vous endort pour vous faire oublier cet été pourri, cette vie trop longue prolongée par des stéroïdes anabolisants qui vous donnent un faux air de santé et des forces factices.

Elle tend le cou vers mon bureau où, tel un Louis XIV dans toute sa gloire, performe habituellement le soleil, le matin. Grisaille et tristesse. Elle lance un miaulement de bébé chat qui essaie de protester pour la première fois avant de sauter sur le plancher de la cuisine. Elle me regarde en étirant bien la tête pour que je comprenne qu'elle est parfaitement sérieuse dans ses récriminations: il lui faut du soleil immédiatement ou gare à la mauvaise journée que je vais passer en sa compagnie! Je lui explique à haute et intelligible voix comme je le fais chaque fois qu'il fait mauvais depuis dix-huit ans que je suis très flatté qu'elle me prenne pour Dieu mais que le climat de Montréal n'est pas de mon ressort, que s'il n'en tenait qu'à moi il ferait toujours beau et chaud comme elle aime, comme j'aime, que je ne suis pas responsable du mois de juillet qui vient de se terminer et du mois d'août qui s'annonce aussi pourri, aussi déprimant, mais elle ne veut rien savoir et lève le ton.

Alors je lui dis la vérité: «Fais-moi pas ça, ce matin, Phèdre, c'est ton dernier. Nathalie, qui est beaucoup plus courageuse que moi, s'en vient te chercher pour aller te reconduire à ta dernière demeure, comme on dit, et je voudrais pas qu'on se quitte comme ça, au beau milieu d'une engueulade. Aime-moi. Encore quelques minutes. Viens me voir, ronronne une dernière fois pendant que j'te chatouille, même si ça te tente pas. J'en ai besoin. Tu sais combien j'haïs les chicanes!» Elle me tourne carrément le dos, comme si elle ne me comprenait pas. Elle se dirige tout droit vers mon bureau, y entre, en fait le tour pour voir s'il n'y aurait pas une petite tache, une toute petite tache de soleil, puis lève la tête en protestant. Je suis à genoux à côté d'elle, je tends une main timide. Elle vient sentir le bout de mes doigts, décide que leur odeur ne l'intéresse pas, s'éloigne en boitillant parce qu'elle souffre. Je la regarde s'éloigner, les pattes de derrière presque paralysées, son petit cul qui se balance d'un côté et de l'autre. Je me dis c'est la dernière fois, c'est la dernière fois que je la vois de dos, c'est la dernière fois que je la vois. Que je la regarde. Je me plie en deux, la tête posée entre mes genoux. Deux petits coups au téléphone, c'est Nathalie qui sonne en bas. Le moment est venu.

Phèdre tourne la tête dans ma direction. Des visiteurs? Si tôt le matin? Elle va vers la porte de l'ascenseur qui donne directement dans l'appartement parce que c'est par là, elle le sait, que les visiteurs entrent.

Moi, je me dirige vers la salle de lavage, sort la maudite cage empruntée jadis au vétérinaire de la rue Laurier et jamais remise...

Le reste est trop triste; je le garde pour moi. ■

Michel Tremblay